Contes et légendes de notre Pays de Joux – 4 – Benjamin Cornuz

Au Pays des Fées – Les grottes de l'Orbe (article paru dans l'hebdomadaire « Lectures du Foyer », du 1er février 1930)

Introduction

Innombrables furent les écrits en rapport avec l'hydrographie de la Vallée de Joux, en particulier concernant les entonnoirs et leurs résurgences du côté de Vallorbe. Une bibliographie attentive comprendrait des dizaines de titres. Nous n'avons nullement la prétention, avec cette petite brochure, de vouloir concurrencer cette littérature très savante. Simplement retrouver une fois encore les Grottes aux Fées, ici décrites de manière précise par un spéléologue amateur en la personne de Benjamin Cornuz. Le texte, article de journal, étant relativement court, nous avons pensé qu'il serait bon de le compléter par l'un de nos bons vieux classiques épuisé depuis bientôt deux décennies. Vous retrouverez ainsi une fois encore le doyen Bridel dans son merveilleux conte mettant en scène les fées de Vallorbe et le prétentieux Donat.

Donat, des siècles après son exploit, il faut imaginer qu'il fut vrai afin de donner plus de poids à cette littérature imaginaire, nous ne lui pardonnons pas d'avoir été si sot. Il était aimé d'une fée, qui ne le souhaiterait pas, il aurait pu l'aimer à son tour pour se la couler douce dans une situation exemplaire, où il n'y a rien à faire, qu'à contempler le vallon du haut des roches, qu'à se nourrir des baies du pays, qu'à aimer sa compagne, encore et encore, en ayant tout oublié des forges très noires où vous étouffez par les fumées du charbon et où l'on vous casse la tête à force de roiller sur l'enclume. Il échappait à ce que nous appellerions, non pas peut-être l'enfer, mais au moins son purgatoire, pour se découvrir une existence bien douce que rien ne peut altérer, si ce n'est le manque de confiance et surtout la présomption. Donat, un pauvre type en somme, dont la punition fut amplement méritée. Qui ne se contenta pas de perdre sa situation privilégiée, mais aussi fit disparaître à jamais les fées qui, vivantes encore, auraient pu faire que nous allions tous un jour tenter notre chance nous aussi du côté des hauts des Vallorbe. Ce ne sera plus possible, et le rêve s'est perdu parmi ces roches sauvages pour ne plus nous laisser que la froide réalité. Hélas.

Mais nul doute que l'on écrira encore sur les Grottes aux Fées, qu'elles soient d'ici ou d'ailleurs, car il n'en fut pas que deux que l'on trouve au-dessus de Vallorbe, il en existe bien d'autres à travers le monde, et beaucoup doivent avoir connu des histoires semblables à celle qui vous est livrée dans cette brochure.

Bonne lecture, et surtout ne vous perdez pas dans les dédales invraisemblables des Grottes aux Fées dont on vient de découvrir des prolongements auxquels il semblait impossible autrefois d'accéder.

2005, RR

Au Pays des Fées – Les grottes de l'Orbe

Lorsque**,** des bords du Léman on tourne ses regards vers le Jura, il nous apparaît comme une muraille à la crête à peine ondulée. Rien des grâces du plateau suisse ou savoisien, rien du pittoresque des Préalpes ou du mystère des hautes Alpes, qui n'accaparent les regards. D'ici rien n'attire vers cette ligne monotone qui marque une frontière, non point celle de deux pays, mais, pense le voyageur, celle des grâces de la nature : c'est là que le charme cesse et que commence une région froide et sévère, humide et sombre, favorable peut-être aux industries humaines, mais où le cœur ne saurait trouver sa pâture, où nul poète ne vint bercer sa nostalgie, et qu'ignore l'épopée sportive ; elle ne saurait être propice, ni au repos, ni à l'exaltation du voyageur.

Ce jugement, pour n'être pas toujours expressément formulé, règne néanmoins dans le subconscient de la plupart des touristes et des riverains.

Idée fausse, injuste préjugé. Les beautés naturelles du Jura sont différentes, certes, mais non point inférieures en nombre et à peine en qualité. Sur ce sommet que vous voyez, la Dôle, Goethe, il y a tout juste 150 ans, ressentit une des plus fortes émotions esthétiques de sa vie. Les témoins du passé, les souvenirs historiques, eux aussi, abondent, entraînant derrière eux un cortège de légendes, et à défaut de vestiges humains, les accidents du sol suffiraient à susciter contes et fables.

Avec ses sombres forêts, ses gorges étroites, ses cluses, ses lacs et surtout ses sources et ses résurgences étonnantes, littéralement criblé qu'il est de trous, d'abîmes, de grottes, de « baumes », de « lésines » et d'entonnoirs, le Jura est une terre de mystère.

Il est des gens qui ne croient pas aux fées. Leur scepticisme est basé essentiellement sur cette croyance populaire que le progrès de la civilisation ont effarouché ces discrètes compagnes de l'homme et qu'elles se sont définitivement cloîtrées dans de secrètes et inaccessibles retraites ; cette opinion n'est point absolument sotte et mérite considération. Elle en mériterait plus encore si elle émanait de gens qui aient vraiment tenté la quête merveilleuse, qui se croient vraiment lancés à la poursuite des fées. J'ai commencé de le faire, car je crois en elles. J'ai exploré à ce jour plusieurs grottes et trois ou quatre abîmes, et si je n'ai point encore reçu l'initiation suprême, je ne suis tout de même plus un novice. Voulez-vous me suivre aujourd'hui vers une de leurs dernières résidences ? De Lausanne, prenons la ligne de Paris, et, après avoir traversé la plaine de l'Orbe, empruntons plutôt la voie romaine sur la rive gauche du fleuve. Nous pourrons mieux jouir des gorges et saluerons en passant le château des Clées, sur son rocher qui coupe en deux le défilé ; si rien ne nous presse, nous suivrons le sentier qui serpente tantôt au bord de l'eau, tantôt au-dessus, ou au pied de parois rocheuses. Qui sait ? Si tout nous favorise et si l'heure est propice, nous apparaîtra l'ombre désolée d'Erdelinde de Monthenar cherchant dans les remous le corps de son bébé, tandis que dans les combles du château

hurlera l'âme du forcené, Raoul de Monthenar. Mais ces légendes, d'origine littéraire et par là doublement humaine, nous distraient de notre mission qui est plus haute. Allons tout droit jusqu'à Vallorbe. Ce grand village occupe le fond d'un des plus étranges vallons du Jura. Il est le modeste pendant de ces vallées des Alpes en « fer à cheval », vallées sans issue vers le haut, bornées là par une paroi de rochers d'où le torrent, dont on a suivi la rive, jaillit en cascades étourdissantes. Ici, sur cette terre de violences lointaines et maintenant presque apaisées, dans ce sol qui connut les effondrements, les ruptures, les secousses sismiques (qu'il connaît encore), le paysage fut modelé avec moins de grandeur, mais plus de mystère. Dans les Alpes, l'eau abonde et coule au grand jour ; on suit de l'œil sa course fougueuse et loyale. Dans le Jura, l'eau est fée ; partout présente, sa présence est souvent occulte ; elle s'éclipse et se dissimule pour paraître soudainement en des lieux inattendus ; elle suit des voies clandestines et poursuit dans les entrailles de la terre son arcane terrible et sacré. Il en est ainsi de l'Orbe. Tout à l'heure, elle se dissimulait dans des gorges étroites ; maintenant elle s'étale et divague dans des prairies encaissées ; puis, au fond de ce vallon effondré, voilée de forêts, elle s'élance de dessous un roc, au pied d'une paroi de deux cents mètres.

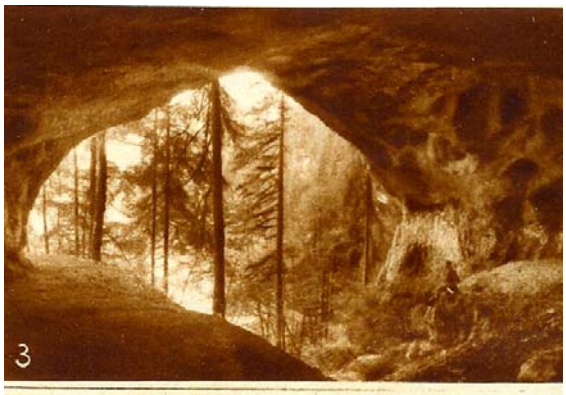
C'est la source de l'Orbe, faussement nommée, car l'eau n'y sourd point, mais bondit hors d'une caverne, comme si elle voulait arracher la roche. En temps de sécheresse, il est vrai, elle s'épand
à l'intérieur de cette grotte, mais avec une abondance puissante de matrone mûre. Il faut visiter la source par un temps de pluie pour admirer pleinement la

fureur de ce jaillissement ; c'est un vrai fleuve qui sort verticalement d'un trou ; le spectacle a quelque chose d'angoissant. Si cette paroi tout à coup cédait ? Ou mieux, quand cette paroi, un jour, cédera, croulant sous le poids des lacs de la vallée de Joux qu'elle contient, ou crevant sous la pression de ce fleuve qui mugit là-derrière ? Est-il un lac souterrain sous ceux de la vallée ? Est-il un fleuve, plusieurs rivières, une multitude de ruisseaux qui réuniraient leurs efforts pour briser leur prison, quelque terrain spongieux tout imbibé de millions de litres d'eau ? Les hydrographes répondront peut-être à cette question. Il est certain que l'Orbe reçoit, sous terre, d'autres apports que les infiltrations des lacs, et que l'endroit de la source est un siphon où l'eau doit s'abaisser pour passer sous le joug, il est non moins certain que cette bouche est pour l'heure impénétrable.

La paroi, elle, vaut la peine d'être contemplée en hiver, quand la glace la transforme en une gigantesque galerie d'orgues éclatantes. Alors, elle semble percée de fentes et de trous, et deux grottes peu visibles, rarement explorées et d'accès difficile, s'ouvrent à 60 mètres au-dessus de la source, un peu sur la droite de ce mur énigmatique.

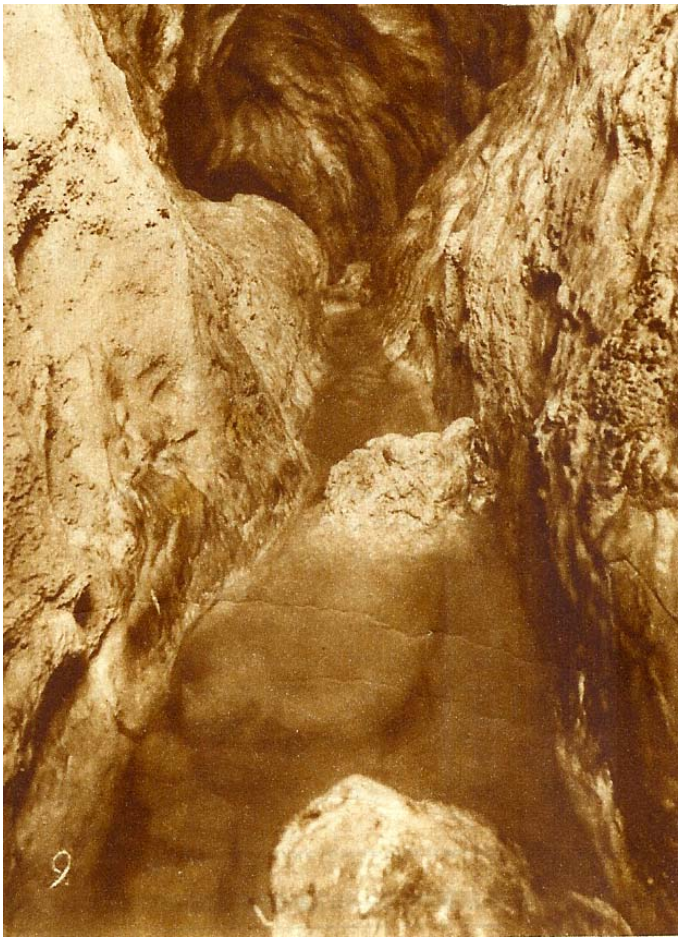
Les Grottes-aux-Fées (Cave aux Fayets, Cauvo ès Fayets) ne sont pas loin, un peu plus haut, sur le flanc nord-ouest du val. Il n est deux, la grande et la petite, celle-ci formée de couloirs étroits mais prolongés, celle-là moins profonde, mais constituée par de vastes salles, est d'un accès facile et ne réclame pas d'autre précaution qu'u moyen d'éclairage ; elle est fréquemment visitée par les touriste et le mérite.

Au fond d'un majestueux vestibule on franchit une première porte, puis vient



une antichambre, puis une seconde porte surbaissée obligeant à s'incliner un peu ; on parcourt alors un vaste couloir s'élargissant en hall. Par endroits, le sol ou les parois résonnent et vibrent, révélant d'autres cavités impénétrables et scellées. Le hall communique sans difficulté, par une trappe exiguë dans son flanc gauche, avec une salle plus élevée d'un étage, mais au plafond moins haut et qui mène en quelques pas sous la cheminée, au foyer des fées. Cette cheminée eut une issue, bouchée aujourd'hui, à quelque vingt mètres de hauteur. Les chercheurs d'aventures essayeront en vain de s'insinuer dans les fentes aplaties qui bordent ces salles, ou dans le minuscule couloir qui termine le foyer ; leur effort ne les fera progresser que d'un mètre ou deux, et en pure perte.

La petite grotte présente plus d'imprévu, mais si l'exploration en est plus piquante, elle est moins aisée et nécessite quelques préparatifs : vêtements spéciaux, éclairage abondant. Pour cet exercice prolongé d'assouplissement, le lombago est éliminatoire et les corpulents feront bien de s'imposer une cure préalable d'amaigrissement. Dès le début, pour pénétrer dans cette gueule aplatie de saurien sournois, il va falloir prendre la position qu'on ne quittera que par intervalle, car c'est une voie étroite que celle des fées ! Ainsi, mi-rampant, mi marchant, rarement debout, souvent à quatre pattes et parfois vautré sur la roche, nous allons passer d'un couloir à l'autre, trop heureux de nous redresser



et de faire halte sous quelque cheminée, ou dans quelque vestibule moins exigu. Tantôt le boyau est circulaire, tantôt plus large, mais aplati, tantôt élevé, mais étroit. A un endroit on descend brusquement le couloir sur un fleuve de petits cailloux polis et ronds comme des billes, pour arriver à une voûte en cul-de-sac qui semble interdire tout passage ; mais un courant d'air vous instruit d'une issue que vous découvrez à vos pieds et qu'il faut déblayer à pleines mains pour s'y faufiler à la serpentine.

Par un lugubre soir d'automne, après des pluies diluviennes, j'ai failli en cet endroit saisir la fée. Ignorants de sa farouche humeur et de ses maléfices, nous fûmes fort marris, mes compagnons et moi, de devoir nous en retourner bredouilles, la fée, pour se dérober, ayant suscité en cet endroit un étang saumâtre qui baignait la voûte, noyait la petite trappe et se répandait dans le gravier transformé en sable mouvant ; nous dûmes nous enfuir sans tarder. Ce fait, quand on le connaît, ne laisse pas de rendre songeurs ceux qui, par un temps plus propice, franchissent la trappe et poursuivent par le couloir, désormais horizontal, puis montant, jusqu'à la chambre plus loin encore !

Etes-vous sujet à l'angoisse, à l'oppression, au cauchemar ? Dans ce cas, renoncez, car il s'agit ici d'un exercice qui n'a de nom dans aucune langue, non pas de ramper, car ramper suppose une ondulation du corps, le surélèvement momentané du corps, chose interdite ici ; il va falloir s'aplatir sans pouvoir relever tant soit peu une épaule, la tête ou le genou ; des mouvements latéraux sont seuls permis ; il faut avancer à la façon d'une sangsue.

Le second caveau autorise un moment de répit et semble marquer un terme : nous sommes manifestement dans un cul-de-sac ; une minuscule fenêtre fait communiquer ce caveau avec un autre cul-de-sac parallèle mais inverse, l'aboutissant d'un autre couloir venant de l'intérieur et se terminant là. Par cette fenêtre souffle un vent violent venu des entrailles de la terre et que peut seul expliquer l'existence des fées. Il faut donc se hisser à hauteur d'homme et redescendre de l'autre côté, la tête la première, pris par la taille et les jambes gigotant dans le vide. Peu d'aventuriers, je crois, ont parcouru ce nouveau couloir, circulaire et glaiseux, jusqu'à la grande fissure qui coupe toute cette montagne comme une crevasse coupe un glacier. Par deux fois, en vain, j'ai tenté l'ascension de cette fissure étroite qui s'incurve et s'aplatit ; deux fois, au bout de quelque huit mètres, j'ai dû redescendre dans la nuit de mon ombre projetée sous moi, et cela non sans peine ; il faut donc se résigner au couloir de glaise humide qui va nous mener, toujours rampant, au plus secret cellier des fées. Mais brusquement, notre canon se termine par une petite crypte pleine d'eau qui sort goutte à goutte du gravier fin. Là, sans doute, les fées viennent baigner leurs yeux quand elles ont pleuré… Je ne les ai point vues ; en vain me suis-je penché sur cette eau pure, au sein des roches, je n'ai vu dans l'aigue limpide, cela à deux reprises, que le reflet de mon espoir puéril, de ma vanité déçue et de mon angoisse, et il m'a fallu au plus vite fuir pour éviter la

suffocation ! Et je demande pardon aux fées d'avoir dû souiller leur aiguade en y entrant jusqu'à mi-jambe.

Ce qu'elles m'ont refusé, elles l'ont accordé, il y a bien des siècles sans doute, à un jeune forgeron de Vallorbe, nommé Donat. Il avait dix-huit ans, âge où la hardiesse se mue souvent en témérité, où l'orgueil se teinte de fatuité, où l'amour même n'est pas toujours exempt de présomption. A cette époque, d'autre part, les fées n'étaient point d'une substance immatérielle et imperceptible au profane comme de nos jours ; leur pudeur, bien qu'exquise, était dégagée de toute inquiétude ou d'angoisse, et elles ne dédaignaient point de se manifester aux hommes, leur curiosité les portant parfois à s'intéresser aux agitations et aux labeurs humains. Les forges de Vallorbe recevaient leur visite nocturne en hiver, et bien qu'elles se retirassent avant l'aube, sur le signal d'un coq familier, les forgerons connaissaient leur présence et trouvaient un réconfort dans cette sollicitude. L'une d'elles, le dimanche de Pâques, se révélait à ceux qui savaient voir, en exhibant une chèvre noire en cas d'année néfaste et une brebis blanche en signe d'abondance. Une autre, en été, se baignait à la source sous la garde de deux loups. Le 27 août 1838, toutefois, le dernier loup ayant été tué, le gracieux fantôme dut prendre d'autres dispositions, car il n'a plus été signalé. Cette familiarité ingénue, si elle leur valait généralement le respect et l'affection, devait néanmoins susciter un jour quelque tentative insolite : Donat en fut l'ouvrier. Il résolut donc de pénétrer dans la grande grotte et semble avoir été le premier à perpétrer cet acte d'audace. Nouvel Endymion, il s'endormit dans la caverne et fut aimé d'une fée. Un traité fut conclu avec Calypso : Donat resterait dans la grotte, dont un des antres, retraite particulière de la nymphe, était entaché d'un « tabou », c'est-à-dire d'une interdiction formelle ; en échange de sa liberté, Donat devait jouir d'avantages matériels consistant en pièces d'or, perles, voluptés gastronomiques, initiation à des connaissances lucratives, simples et métaux précieux. Une telle attitude de la part d'une fée est décevant, aussi maint esprit a-t-il mis en doute l'exactitude de ce récit. Quant à moi, j'y vois une épreuve à laquelle fut soumis le jeune forgeron et qui devait mettre à l'épreuve son matérialisme. Vous devinez la suite ; bientôt lassé d'un amour qu'il ne partageait point, Donat voulut pénétrer les mystères qu'il était indigne de connaître ; il surprit donc un des secrets de sa trop confiante et trop faible compagne : elle avait les pieds palmés. Elle le chassa de sa retraite, le sommant, en vain du reste, de se taire, poussant sa magnanimité jusqu'à lui laisser une bourse d'or et une autre de perles qu'elle lui avait données. Donat s'étant vanté d'avantages obtenus gratuitement et de privautés qu'il n'avait point prises, l'or de la bourse se mua en feuilles d'alizier et les perles en baies de genévrier ; aussi, loin de pouvoir nuire au prestige des fées, Donat sombra dans le ridicule et dut quitter le pays, cependant qu'elles renonçaient à des rapports étroits avec la population du vallon.

Si les hôtes des Grottes ne se révèlent plus dans leur apparence corporelle, bien présomptueux serait celui qui prétendrait qu'elles ont renoncé à exercer

quelque influence sur nos destins. A deux reprises, - pour quel méfait, en manière de quel salutaire et terrible avertissement ? – elles déchaînèrent sur le village un fléau incendiaire qui le consuma en partie. L'une d'elles, sévère, préside encore aux sortilèges métallurgiques ; une autre, plus aimable et plus pitoyable aux faiblesses des hommes, daigne protéger les truites de l'Orbe, à la chair desquelles elle a imprimé une succulence non pareille… Quelque autre, dans un accès d'humeur maléfique, a tenté parfois de secouer son brandon de discorde sur nos forêts prospères…

Bref, elles demeurent, et nous sentons ici le palpitement de leur présence tacite ; on visite leurs anciens habitacles, et la fable de Donat se perpétue dans les mémoires, car elle est propre à catéchiser nos enfants, à les instruire des charmes secrets de la nature, et à leur inspirer le dégoût du grossier matérialisme. Et si, de surcroît, elle leur faisait pressentir que la discrétion et la modestie sont nécessaires aux amours, il vaudrait bien la peine de la leur conter.

Benjamin Cornuz